

Séquence n°1 :

Tic, tac...un monde à toute allure !

Corpus de textes et documents

Texte 1 : Guy de Maupassant, *Une vie*, 1883.

Dans ce passage, Jeanne, mariée depuis deux mois et revenue après son voyage de noces au château familial, se retrouve seule, délaissée par Julien, son mari, et abandonnée à sa mélancolie.

Elle se demanda ce qu'elle allait faire maintenant, cherchant une occupation pour son esprit, une besogne pour ses mains. Elle n'avait point envie de redescendre au salon auprès de sa mère qui sommeillait ; et elle songeait à une promenade, mais la campagne semblait si triste qu'elle sentait en son cœur, rien qu'à la regarder par la fenêtre, une pesanteur de mélancolie.

Alors elle s'aperçut qu'elle n'avait plus rien à faire, plus jamais rien à faire. Toute sa jeunesse au couvent avait été préoccupée de l'avenir, affairée de songeries. La continuelle agitation de ses espérances emplissait, en ce temps-là, ses heures sans qu'elle les sentît passer. Puis, à peine sortie des murs austères où ses illusions étaient écloses, son attente d'amour se trouvait tout de suite accomplie. L'homme espéré, rencontré, aimé, épousé en quelques semaines, comme on épouse en ces brusques déterminations, l'emportait dans ses bras sans la laisser réfléchir à rien.

Mais voilà que la douce réalité des premiers jours allait devenir la réalité quotidienne qui fermait la porte aux espoirs indéfinis, aux charmantes inquiétudes de l'inconnu. Oui, c'était fini d'attendre.

Alors plus rien à faire, aujourd'hui, ni demain ni jamais. Elle sentait tout cela vaguement à une certaine désillusion, à un affaissement de ses rêves.

Elle se leva et vint coller son front aux vitres froides. Puis, après avoir regardé quelque temps le ciel où roulaient des nuages sombres, elle se décida à sortir.

Étaient-ce la même campagne, la même herbe, les mêmes arbres qu'au mois de mai ? Qu'étaient donc devenues la gaieté ensoleillée des feuilles, et la poésie verte du gazon où flambaient les pissenlits, où saignaient les coquelicots, où rayonnaient les marguerites, où frétilaient, comme au bout de fils invisibles, les fantasques papillons jaunes ? Et cette griserie de l'air chargé de vie, d'arômes, d'atomes fécondants n'existait plus.

Les avenues, détrempées par les continuelles averses d'automne, s'allongeaient, couvertes d'un épais tapis de feuilles mortes, sous la maigreur grelottante des peupliers presque nus. Les branches grêles tremblaient au vent, agitaient encore quelque feuillage prêt à s'égrener dans l'espace. Et sans cesse, tout le long du jour, comme une pluie incessante et triste à faire pleurer, ces dernières feuilles, toutes jaunes maintenant, pareilles à de larges sous d'or, se détachaient, tournoyaient, voltigeaient et tombaient.

Elle alla jusqu'au bosquet. Il était lamentable comme la chambre d'un mourant. La muraille verte qui séparait et faisait secrètes les gentilles allées sinueuses, s'était éparpillée. Les arbustes emmêlés, comme une dentelle de bois fin, heurtaient les unes aux autres leurs maigres branches ; et le murmure des feuilles tombées et sèches que la

brise poussait, remuait, amoncelait en tas par endroits, semblait un douloureux soupir d'agonie. (...)

Jeanne allait et venait à pas lents dans l'avenue de petite mère, le long de la ferme des Couillard. Quelque chose l'appesantissait¹ comme le pressentiment des longs ennuis de la vie monotone qui commençait.

Puis elle s'assit sur le talus où Julien, pour la première fois, lui avait parlé d'amour ; et elle resta là, rêvassant, presque sans songer, alanguie² jusqu'au cœur, avec une envie de se coucher, de dormir pour échapper à la tristesse de ce jour.

Texte 2 : Samuel Becket, *Oh les beaux jours*, 1961.

ACTE PREMIER

Étendue d'herbe brûlée s'enflant au centre en petit mamelon. Pentes douces à gauche et à droite et côté avant-scène. Derrière, une chute plus abrupte au niveau de la scène.

Maximum de simplicité et de symétrie.

Lumière aveuglante.

Une toile de fond en trompe-l'œil très pompier représente la fuite et la rencontre au loin d'un ciel sans nuages et d'une plaine dénudée. Enterrée jusqu'au-dessus de la taille dans le mamelon, au centre précis de celui-ci, WINNIE. La cinquantaine, de beaux restes, blonde de préférence, grassouillette, bras et épaules nus, corsage très décolleté, poitrine plantureuse, collier de perles. Elle dort, les bras sur le mamelon, la tête sur les bras. À côté d'elle, à sa gauche, un grand sac noir, genre cabas, et à sa droite une ombrelle à manche rentrant (et rentré) dont on ne voit que la poignée en bec-de-cane.

À sa droite et derrière elle, allongé par terre, endormi, caché par le mamelon, WILLIE.

Un temps long. Une sonnerie perçante se déclenche, cinq secondes, s'arrête. Winnie ne bouge pas. Sonnerie plus perçante, trois secondes. Winnie se réveille. La sonnerie s'arrête. Elle lève la tête, regarde devant elle. Un temps long. Elle se redresse, pose les mains à plat sur le mamelon, rejette la tête en arrière et fixe le zénith. Un temps long.

WINNIE. — (Fixant le zénith.) Encore une journée divine. (Un temps. Elle ramène la tête à la verticale, regarde devant elle. Un temps. Elle joint les mains, les lève devant sa poitrine, ferme les yeux. Une prière inaudible remue ses lèvres, cinq secondes. Les lèvres s'immobilisent, les mains restent jointes. Bas.) Jésus-Christ Amen. (Les yeux s'ouvrent, les mains se disjoignent, reprennent leur place sur le mamelon. Un temps. Elle joint de nouveau les mains, les lève de nouveau devant sa poitrine. Une arrière-prière inaudible remue de nouveau ses lèvres, trois secondes. Bas.) Siècle des siècles Amen. (Les yeux s'ouvrent, les mains se disjoignent, reprennent leur place sur le mamelon. Un temps.) Commence, Winnie. (Un temps.) Commence ta journée, Winnie.

¹ L'appesantissait : pesait sur elle.

² Alanguie : S'abandonne à l'inaction, à un état d'attente rêveuse.

Texte 3 : Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, 1857.

Emma, jeune femme mal mariée à Charles Bovary qu'elle trouve fade et sans envergure, est décidée à vivre des liaisons amoureuses pour s'échapper de son terne quotidien. Elle ne cesse pourtant d'être déçue par les quelques hommes qu'elle rencontre. Après la folle exaltation d'une liaison sans avenir, elle retourne à sa vie ordinaire.

Un garde-chasse, guéri par Monsieur, d'une fluxion de poitrine, avait donné à Madame une petite levrette d'Italie ; elle la prenait pour se promener, car elle sortait quelquefois, afin d'être seule un instant et de n'avoir plus sous les yeux l'éternel jardin avec la route poudreuse.

Elle allait jusqu'à la hêtraie¹ de Banneville, près du pavillon abandonné qui fait l'angle du mur, du côté des champs. Il y a dans le saut-de-loup², parmi les herbes, de longs roseaux à feuilles coupantes.

Elle commençait par regarder tout alentour, pour voir si rien n'avait changé depuis la dernière fois qu'elle était venue. Elle retrouvait aux mêmes places les digitales et les ravenelles³, les bouquets d'orties entourant les gros cailloux, et les plaques de lichen le long des trois fenêtres, dont les volets toujours clos s'égreuaient de pourriture, sur leurs barres de fer rouillées. Sa pensée, sans but d'abord, vagabondait au hasard, comme sa levrette, qui faisait des cercles dans la campagne, jappait⁴ après les papillons jaunes, donnait la chasse aux musaraignes⁵ ou mordillait les coquelicots sur le bord d'une pièce de blé. Puis ses idées peu à peu se fixaient, et assise sur le gazon, qu'elle fouillait à petits coups avec le bout de son ombrelle⁶, Emma se répétait :

— Pourquoi, mon Dieu ! me suis-je mariée ?

Elle se demandait s'il n'y aurait pas eu moyen, par d'autres combinaisons du hasard, de rencontrer un autre homme ; et elle cherchait à imaginer quels eussent été ces événements non survenus, cette vie différente, ce mari qu'elle ne connaissait pas. Tous, en effet, ne ressemblaient pas à celui-là. Il aurait pu être beau, spirituel⁷, distingué, attirant, tels qu'ils étaient sans doute, ceux qu'avaient épousés ses anciennes camarades du couvent. Que faisaient-elles maintenant ? À la ville, avec le bruit des rues, le bourdonnement des théâtres et les clartés du bal, elles avaient des existences où le cœur se dilate, où les sens s'épanouissent. Mais elle, sa vie était froide comme un grenier dont la lucarne est au nord, et l'ennui, araignée silencieuse, filait sa toile dans l'ombre à tous les coins de son cœur. Elle se rappelait les jours de distribution de prix, où elle montait sur l'estrade pour aller chercher ses petites couronnes. Avec ses cheveux en tresse, sa

¹ Hêtraie : lieu planté de hêtres.

² Saut-de-loup : large fossé dissuadant d'entrer dans une propriété.

³ Les digitales et les ravenelles : plantes herbacées.

⁴ Jappait : aboyait.

⁵ Musaraignes : rongeurs des champs.

⁶ Ombrelle : petit parasol.

⁷ Spirituel : plein d'esprit.

robe blanche et ses souliers de prunelle¹ découverts, elle avait une façon gentille et les messieurs, quand elle regagnait sa place, se penchaient pour lui faire des compliments ; la cour était pleine de calèches, on lui disait adieu par les portières, le maître de musique passait en saluant, avec sa boîte à violon. Comme c'était loin, tout cela ! comme c'était loin !

Elle appelait Djali, la prenait entre ses genoux, passait ses doigts sur sa longue tête fine, et lui disait :

— Allons, baisez maîtresse, vous qui n'avez pas de chagrins.

Puis, considérant la mine mélancolique du svelte animal qui bâillait avec lenteur, elle s'attendrissait, et, le comparant à elle-même, lui parlait tout haut, comme à quelqu'un d'affligé que l'on console.

Texte 4 : Léa Lucas, « Procrastination : 85% des Français sont concernés par ce fléau », lefigaro.fr, 28/03/2019.

La journée de la procrastination s'est déroulée ce lundi 25 mars. Une raison suffisante pour que *Le Figaro* publie son article sur le sujet deux jours après. Premier constat : les Français procrastinent davantage à la maison qu'au travail !

« Ça peut attendre encore un peu », « je ferai ça au dernier moment », « je serai plus motivé demain » : avez-vous déjà prononcé ces phrases plus d'une fois ? Si la réponse est positive, vous êtes une personne adepte à la procrastination ou l'art de remettre les contraintes au lendemain. Mais, grâce à l'enquête de Odaxa, institut d'études indépendant, vous pouvez désormais faire partie de cette catégorie de personnes sans culpabilité car ce phénomène est bien plus répandu que ce que votre entourage veut vous faire croire. 85% des Français admettent, en effet, être concernés par ce « défaut » et atteint même 92% chez les 18-24 ans. De quoi se dédouaner de ses remords !

Les premières activités sacrifiées à cause de la procrastination sont les pratiques physiques et sportives pour 60% des sondés, autrement dit, ils renoncent au temps libre dont ils disposent pour se détendre ou bien se libérer d'un trop-plein de stress. Juste derrière, un Français sur deux (51%) déclare qu'il peine à s'atteler aux tâches ménagères ou à l'entretien de son logement. Là, nous comprenons davantage ! En revanche, ce qui peut paraître plus inquiétant c'est la négligence des Français à l'égard de leur santé. Presque un sur deux (46%) repousse à plus tard ses rendez-vous médicaux. Par ailleurs, 43% des Français traînent pour changer de fournisseurs ou résilier des abonnements et 36% reportent des décisions lourdes de conséquences comme changer de travail ou déménager.

¹ Prunelle : étoffe précieuse de laine et de soie.

Les Français ont donc tendance à traîner la patte, à faire preuve d'inertie, incapables d'accomplir leurs tâches quotidiennes en temps et en heure. À une exception près et pas des moindres. Les Français seraient plus sérieux et plus réguliers dans leurs tâches administratives et... professionnelles ! Deux tiers des interrogés (66%) confient payer les impôts ou une amende rapidement et moins d'un quart (24%) procrastine au travail. Cette constatation semble tout à fait réjouissante !

Un « défaut » largement répandu dont les Français veulent se défaire et... à raison !

Les Français perçoivent-ils ce constat de la même manière ? La procrastination est-elle néfaste à ce point ? Il semblerait que oui pour 65% d'entre eux qui considèrent ce penchant comme problématique. Conscients que cela peut leur causer du tort, ils tentent de résister à cette tentation. Cependant, il n'est pas toujours facile de se défaire de mauvaises habitudes. Seulement 22% dit y parvenir contre 43% qui expriment une vraie difficulté à changer. Les femmes (69%) et les jeunes (78%) tout particulièrement puisque ce sont les catégories qui désirent le plus changer leurs habitudes et arrête de tout remettre au lendemain.

Se débarrasser de ce mauvais réflexe est justifié pour la plupart des interrogés qui perçoivent les effets négatifs de la procrastination. Plus d'un sur deux (55%) estiment que cela les empêche d'être réguliers dans leur pratique sportive, 45% d'être à jour en matière de santé et 40% reconnaissent même que cela leur fait perdre de l'argent. Par ailleurs, 54% trouvent que cela leur fait perdre du temps et, donc, provoque chez eux le sentiment d'être stressés (51%) voire débordés (54%). Enfin, la procrastination aurait des impacts négatifs sur les relations et la bonne entente au sein des foyers. 31% déclarent, en effet, que cela génère frustrations et disputes dans leur famille. Ce sentiment est plus important chez les femmes (35%) et les jeunes de 18-24 ans (47%) et 25-34 ans (58%).

À l'inverse, cesser la procrastination aurait de nombreuses vertus. Les Français affirment que lorsqu'ils font les choses rapidement, ils se sentent mieux et meilleurs. Plus de sept répondants sur dix (73%) avouent être plus sereins, 70% plus motivés et 68% plus productifs. Ainsi, beaucoup d'entre eux deviennent dès lors de vrais atouts pour les entreprises. Également, plus disponibles (69%) et plus agréables avec autrui (58%), les Français améliorent la qualité de leurs relations sociales et professionnelles. En définitive, arrêter de procrastiner est un véritable cercle vertueux qui touche à toutes les dimensions du quotidien. Ce phénomène ne peut rendre les Français qu'heureux (64%). Nous savons donc ce qu'il nous reste à faire l'année prochaine : publier l'article sur la procrastination dans les temps voire même... à l'avance. Cap ?

Document 5 : Charlie Chaplin, *Les Temps modernes*, 1936.



Extrait du film *Les Temps modernes* : la scène de l'usine.

Texte 6 : Ivan Jablonka, *Le corps des autres*, 2015.

Ivan Jablonka est historien et éditeur. Les extraits sont tirés de l'édition « Raconter la vie » au Seuil. Cette enquête porte sur les esthéticiennes, dont le métier consiste à s'occuper du corps des autres, pour leur bien-être et leur agrément. Privilège de celles qui rendent belles ; abaissement de celles qu'on admet dans son intimité. On se confie, on s'accorde un moment à soi. Mais ces spécialistes du corps ne se contentent pas d'épiler ou de masser. Elles jouent aussi le rôle du psy, du coach, de l'infirmière, de l'assistante sociale, dans les instituts où elles travaillent - ces fabriques de la beauté moderne.

Un planning

10 heures : palper-rouler.

10 h 30 : Velasmooth [appareil anticellulite].

11 heures : fusion [peeling au laser qui permet de traiter les rides].

11 h 30 : épilation.

12 h 15 : LP [lumière pulsée, pour l'épilation dite « définitive »].

12 h 30 : fusion.

13 heures : épilation.

13 h 30 : LP et couverture chauffante.

13 h 45 : épilation.

14 h 15 : pause-déjeuner [On n'a qu'une heure. Il faut rester dans l'institut, parce que sinon il n'y a personne à l'accueil. Je mange des plats préparés, des salades, des soupes].

15 h 15 : palper-rouler.

15 h 45 : LP.

16 heures : épilation.

16 h 30 : épilation.

17 heures : palper-rouler.

17 h 30 : pressothérapie.

Etc.

Rythmes

Sophia, à nouveau :

Quand j'ai fini avec une cliente, je remets du papier tout de suite sur la table, je sors de la cabine, la cliente se rhabille, je dis bonjour à la cliente suivante, je l'installe, j'encaisse la première pendant que l'autre se déshabille, et je retourne en cabine avec elle.

Une cliente, en retard. Si c'est de dix minutes, je réduis son temps à elle. De trente minutes, impossible de faire la séance. Si elle s'énerve, je lui propose un soin complémentaire, une couverture chauffante ou une presso.

Quand c'est moi qui suis en retard, tant pis, je finis super tard. Si une épilation a duré trop longtemps, je ne mange pas, ça t'arrive plein de fois au début. Des fois, pendant la pause-déjeuner, ma collègue vient me chercher :

« Steuplé, tu peux prendre Mme Machin ? »

Tu fais pipi à la pause-déjeuner ou à la fin de la journée, ou quand une cliente est en train de se déshabiller, tu cours. Il y a des journées où t'enchaînes, t'enchaînes, t'enchaînes.

Sauf - miracle - quand la cliente ne vient pas ! Là, c'est trop bien, tu peux fumer ta clope.

Mais, en fait, si la cliente ne vient pas, on a toujours à s'occuper : on fait le réassort cabine [pots de cire, lingettes, spatules, gel antibactérien] ou le ménage. Il n'y a pas de créneau de ménage, donc, si on fait le ménage après, ce n'est pas payé.

Si une collègue ne vient pas, il faut annuler toutes ses clientes, tout en gérant les tiennes. Il faut appeler tout le monde, attendre la confirmation que la cliente a bien eu le message, reprendre rendez-vous, c'est terrible.

Les rendez-vous sont pris un mois à l'avance !

On court toute la journée. Des journées marathon. Dans la restauration, tu speedes pareil, mais les rushes, c'est midi-14 heures. Nous, c'est toute la journée. J'en ai tellement marre, en fin de journée, que j'en parle à mes clientes. Tu deviens border-line à la fin, tu changes de personnalité.

Le soir

Au début, les six premiers mois, t'es morte. Moi, j'habite en banlieue, une heure et demie aller et pareil au retour, donc trois heures en tout, c'est énorme. J'arrive chez moi, il est 23 heures, je dîne à 23 h 30, je me douche à minuit, je me couche à 2 heures, puis je me lève à 7 heures. Bref, je loue mon appart pour cinq heures !

Texte 7 : Émile Zola, *La bête humaine*, 1890.

Ce roman très sombre développe le thème des chemins de fer et expose la relation quasi charnelle qu'entretient Jacques Lantier, mécanicien, avec « la Lison », sa locomotive à vapeur. Dans ce passage qui clôt le livre, la scène finale de la locomotive folle, véritable « bête humaine » emportant à toute vitesse les voyageurs vers la catastrophe, a été immortalisée en 1938 par Jean Renoir dans une adaptation cinématographique magistrale.

Un instant, Jacques songea que, s'il pouvait se relever, il fermerait le régulateur, appellerait au secours, pour qu'on le débarrassât de ce fou furieux, enragé d'ivresse et de jalousie. Il s'affaiblissait, plus petit, désespérait de trouver maintenant la force de le précipiter, vaincu déjà, sentant passer dans ses cheveux la terreur de la chute. Comme il faisait un suprême effort, la main tâtonnante, l'autre comprit, se raidit sur les reins, le souleva ainsi qu'un enfant.

— Ah ! tu veux arrêter... Ah ! tu m'as pris ma femme... Va, va, faut que tu y passes !

La machine roulait, roulait, le train venait de sortir du tunnel à grand fracas, et il continuait sa course, au travers de la campagne vide et sombre. La station de Malaunay fut franchie, dans un tel coup de vent, que le sous-chef, debout sur le quai, ne vit même pas ces deux hommes, en train de se dévorer, pendant que la foudre les emportait.

Mais Pecqueux, d'un dernier élan, précipita Jacques ; et celui-ci, sentant le vide, éperdu, se cramponna à son cou, si étroitement, qu'il l'entraîna. Il y eut deux cris terribles, qui se confondirent, qui se perdirent. Les deux hommes, tombés ensemble, entraînés sous les roues par la réaction de la vitesse, furent coupés, hachés, dans leur étreinte, dans cette effroyable embrassade, eux qui avaient si longtemps vécu en frères. On les retrouva sans tête, sans pieds, deux troncs sanglants qui se serraient encore, comme pour s'étouffer.

Et la machine, libre de toute direction, roulait, roulait toujours. Enfin, la rétive, la fantasque, pouvait céder à la fougue de sa jeunesse, ainsi qu'une cavale indomptée encore, échappée des mains du gardien, galopant par la campagne rase. La chaudière était pourvue d'eau, le charbon dont le foyer venait d'être rempli, s'embrasait ; et, pendant la première demi-heure, la pression monta follement, la vitesse devint effrayante. Sans doute, le conducteur-chef, cédant à la fatigue, s'était endormi. Les

soldats, dont l'ivresse augmentait, à être ainsi entassés, subitement s'égayèrent de cette course violente, chantèrent plus fort. On traversa Maromme, en coup de foudre. Il n'y avait plus de sifflet, à l'approche des signaux, au passage des gares. C'était le galop tout droit, la bête qui fonçait tête basse et muette, parmi les obstacles. Elle roulait, roulait sans fin, comme affolée de plus en plus par le bruit strident de son haleine.

À Rouen, on devait prendre de l'eau : et l'épouvante glaça la gare, lorsqu'elle vit passer, dans un vertige de fumée et de flamme, ce train fou, cette machine sans mécanicien ni chauffeur, ces wagons à bestiaux emplis de troupiers qui hurlaient des refrains patriotiques. Ils allaient à la guerre, c'était pour être plus vite là-bas, sur les bords du Rhin. Les employés étaient restés béants, agitant les bras. Tout de suite, le cri fut général : jamais ce train débridé, abandonné à lui-même, ne traverserait sans encombre la gare de Sotteville, toujours barrée par des manœuvres, obstruée de voitures et de machines, comme tous les grands Dépôts. Et l'on se précipita au télégraphe, on prévint. Justement, là-bas, un train de marchandises qui occupait la voie, put être refoulé sous une remise. Déjà, au loin, le roulement du monstre échappé s'entendait. Il s'était rué dans les deux tunnels qui avoisinent Rouen, il arrivait de son galop furieux, comme une force prodigieuse et irrésistible que rien ne pouvait plus arrêter. Et la gare de Sotteville fut brûlée, il fila au milieu des obstacles sans rien accrocher, il se replongea dans les ténèbres, où son grondement peu à peu s'éteignit.

Mais, maintenant, tous les appareils télégraphiques de la ligne tintaient, tous les cœurs battaient, à la nouvelle du train fantôme qu'on venait de voir passer à Rouen et à Sotteville. On tremblait de peur : un express qui se trouvait en avant, allait sûrement être rattrapé. Lui, ainsi qu'un sanglier dans une futaie, continuait sa course, sans tenir compte ni des feux rouges, ni des pétards. Il faillit se broyer, à Oissel, contre une machine-pilote ; il terrifia Pont-de-l'Arche, car sa vitesse ne semblait pas se ralentir. De nouveau, disparu, il roulait, il roulait, dans la nuit noire, on ne savait où, là-bas.

Qu'importaient les victimes que la machine écrasait en chemin ! N'allait-elle pas quand même à l'avenir, insoucieuse du sang répandu ? Sans conducteur, au milieu des ténèbres, en bête aveugle et sourde qu'on aurait lâchée parmi la mort, elle roulait, elle roulait, chargée de cette chair à canon, de ces soldats, déjà hébétés de fatigue, et ivres, qui chantaient.



Texte 8 : Laurent Vidal, *Les hommes lents*, 2020.

Bien nommés *Temps modernes*, qui ont érigé la domination de la vitesse en modèle de vertu¹ sociale.

Modernes, ceux qui savent tenir le rythme, accompagner la cadence².

Modernes, les prompts³, les efficaces.

Voici bientôt Charlot avalé par les rouages de cette mécanique implacable qui le dévore avant de finalement le recracher, hébété. Peut-être parce qu'il a compris de l'intérieur le fonctionnement de la machine-monstre, ses gestes paraissent à cet exact moment échapper à l'efficacité nécessaire à laquelle ils étaient jusqu'alors soumis. Serrant un nez ou un bouton de jupe, le corps léger et comme libéré, il semble atteindre une forme poétique de grâce ou de libération. (...)

À l'époque médiévale la « rythmique chrétienne » scandait les temps forts de la vie sociale (travail, devoirs religieux, fêtes...). Ensuite, et c'est la seconde rupture, la sensation d'une accélération de la vie s'impose progressivement avec ce qu'il est convenu d'appeler la modernité industrielle. Impulsé depuis les usines, les ports et les grands centres industriels et commerciaux, ce rythme se diffuse peu à peu à toutes les sphères de la vie sociale. Et ce moment s'accompagne d'une forme de dépréciation⁴ de ceux qui ne sont pas en phase avec son intensité, le subissant plutôt que le contrôlant. Ces deux ruptures accolent aux hommes lents un double vice : la paresse et l'inefficacité. (...)

De la lenteur décrétée⁵, pour classer et déprécier l'autre, à la lenteur revendiquée, comme décalage ou pas de côté : et si cette lenteur pouvait être le support pour une autre forme de rapport au monde ?

¹ Vertu : qualité.

² Cadence : succession de gestes ininterrompus imposée aux ouvriers et répétés à l'infini.

³ Les prompts : ceux qui agissent vite.

⁴ Dépréciation : critique négative.

⁵ Décrétée : imposée autoritairement.

Philippe Soullier a longtemps été au sein des directions financières et opérationnelles de grands groupes anglo-saxons. Fort de cette expérience, il revient dans cet article du site internet de Capital sur la mutation profonde du monde des entreprises. Désormais, toutes les sociétés font de la vitesse la clé de leur réussite.

La rapidité d'exécution, clé de la réussite.

Hier encore, la taille d'une entreprise lui suffisait pour tenir à distance ses concurrents. Aujourd'hui, ce sont l'agilité et la rapidité d'exécution qui confèrent des avantages concurrentiels. Pourquoi ? Éléments de réponse de Philippe Soullier, président du cabinet de management de transition Valtus.

La crise de 2008 a marqué un tournant inéluctable et irréversible pour les entreprises. Aussi soudaine qu'inattendue, cette rupture a fondamentalement remis en question et en cause les organisations.

Parallèlement, les outils informatiques et les nouvelles technologies accentuent et accélèrent le besoin d'adaptation et de transformation des organisations. Plus rien n'est acquis. Aucune entreprise n'est à l'abri de tomber de son piédestal, de perdre des parts de marché, d'être durement ébranlée par de petits challengers...

Les modèles traditionnels basés sur des strates hiérarchiques surabondantes et sur un fonctionnement en silos ont trouvé leurs limites. Les organigrammes fondent alors comme neige au soleil pour gagner en compétitivité, en agilité, et en rapidité d'exécution. Cette dernière est d'ailleurs aujourd'hui une compétence capitale, voire même vitale.

Les modèles de gouvernance sont, eux aussi, obligés de muer pour s'adapter, faciliter et fluidifier les prises de décision. Dernièrement c'est le Groupe Auchan qui s'est plié à l'exercice pour gagner en souplesse et en rapidité. Renommé Auchan Holding, le groupe a restructuré ses activités autour de trois entités autonomes : Auchan Retail pour le commerce alimentaire, Immochan pour l'immobilier commercial et Oney Banque Accord pour les activités financières. En termes de gouvernance, il va opter pour un conseil de surveillance et un directoire en lieu et place d'un conseil d'administration et d'un p-dg exécutif.

Être rapide pour rester dans une course devenue effrénée

La rapidité d'adaptation, d'action et d'exécution est en effet devenue un élément-clé pour conserver l'agilité nécessaire aux transformations et pour ne pas se faire distancer. D'autant que l'allure de la course ne cesse de s'accélérer ! La vitesse est devenue une caractéristique du monde actuel.

Ne vit-on pas dans un monde où les réputations se font et se défont à la vitesse d'un post sur les réseaux sociaux ? Dans ce monde où les consom'acteurs disposent d'une force de nuisance prodigieuse ? La seule parade est alors d'être en capacité d'agir et de réagir rapidement pour protéger son image de marque. Car le bad buzz guette. Et si transformer le bad buzz en good buzz n'est pas une mission impossible, cela nécessite doigté et rapidité. Ainsi, quand La Redoute se trouve dans la tourmente suite à la découverte d'un homme nu en arrière-plan d'une photo de son catalogue, l'entreprise présente, sans tarder, ses excuses et retire la photo incriminée. Mais surtout, elle rebondit en organisant un jeu où les internautes doivent trouver les erreurs qui ont été glissées dans les photos du site. Une réaction rapide et intelligemment orchestrée, saluée par les internautes !

Au-delà de ces crises de communication plus brutales et soudaines que jamais, la rapidité d'évolution des usages et des comportements bouleverse la structure même des entreprises : leur business model. Ne vit-on pas dans un monde où les "Uber et cie" sont déjà, eux-mêmes, en passe de se faire "ubériser" ? Le cycle de vie des business models se raccourcit. Il faut pouvoir être toujours en alerte, dans l'anticipation et l'innovation pour réagir aux signaux, même faibles, du marché, en réinventant son business model en un temps record. Toujours se remettre en question et s'adapter. Notamment à l'international. La fin de l'ère de la standardisation et l'essor du "glocal", qui peut être résumé par "think global, act local" (penser global, agir local), implique, là encore, une transformation rapide des modèles. Ainsi, un certain nombre de grands groupes, tel Airbus, essaient des unités d'assemblage, voire de production, localement, entraînant leurs sous-traitants dans l'aventure internationale. Cette internationalisation soudaine et non anticipée n'est pas toujours aisée à gérer, surtout dans les délais impartis.

Qui peut, aujourd'hui, réellement agir avec promptitude ?

Le besoin de rapidité est donc omniprésent et touche indifféremment petites et grandes entreprises, et ce, quel que soit leur secteur d'activité. Une rapidité d'action qui s'avère pourtant parfois difficile à trouver, en particulier au sein d'organigrammes émaciés suite à la crise. C'est pourquoi les entreprises s'appuient de plus en plus souvent sur des partenaires externes, managers de transition, capables de leur apporter la promptitude nécessaire et un accompagnement opérationnel ponctuel, sur mesure et de haut niveau. En optant pour le management de transition, elles font le choix d'une solution qui leur garantira une mise en œuvre rapide et efficace de leurs projets stratégiques !

Journaliste au service culturel du quotidien 20 Minutes, Anne Demoulin évoque dans cet article un nouveau phénomène de société : le « speed watching ». Dans une société qui va de plus en plus vite, le « speed watching », littéralement « visionnage rapide », consiste à regarder des films ou des séries télévisées en accéléré pour gagner encore plus de temps.

Pas une minute à perdre, même quand il s'agit de se détendre. Après le *binge watching*, pratique qui consiste à se gaver de plusieurs épisodes d'une même série, place au *speed watching*, méthode qui consiste à regarder un maximum de fictions en un minimum de temps. Les séries addicts visionnent *Walking Dead*, *Westworld* et autres *Jour Polaire* en accéléré. Explications.

Des séries jusqu'à la lie

Trop de séries à mater, et pas assez de temps. Selon un rapport de FX Research Networks, 455 séries ont été produites rien qu'aux Etats-Unis en 2016. 8 % de plus qu'en 2015 avec 421 séries, 71 % de plus qu'en 2011 avec ses 266 séries, 137 % de plus qu'en 2006, avec 192 séries. Et ce n'est pas près de s'arrêter ! « Le pic sera, au minimum, atteint en 2017. Et le phénomène d'inertie est tel que l'on peut très bien entrevoir une croissance jusqu'en 2018 », estime le patron de FX, John Landgraf, qui annonce un pic de plus de 500 séries télévisées en 2017 !

Pourquoi cette folie ? L'offre des chaînes câblées incluses dans la plupart des bouquets de base (FX, AMC, USA) a été multipliée par cinq depuis 2002. Depuis 2009, le nombre de séries lancées par Amazon, Netflix, Hulu et Crackle est passé de 4 à 93. Leur nombre a même doublé lors de la seule année écoulée (46 en 2015). A l'inverse, les grandes chaînes gratuites nationales (ABC, NBC, CBS, Fox) qui fournissaient 74 % des programmes en 2002 ne représentent que 31 % de l'offre en 2016.

La France n'est pas en reste avec ses 81 séries, et les quelques 727 soirées séries alignées rien que sur les chaînes hertziennes.

« Avec 1310 séries produites par an dans le monde, on a atteint un sommet », a résumé Tim Davie, directeur général de BBC Worldwide, au Festival de la fiction TV de la Rochelle 2016. « Nous vivons l'âge d'or des séries », s'est-il félicité. Si côté production, on se réjouit, le sériephile frôle quant à lui l'indigestion.

Des vidéos à n'importe quel tempo

Comme les jours ne rallongent pas, les accros aux séries sont passés en vitesse accélérée. N'importe quel lecteur DVD propose cette option. YouTube permet de sélectionner un facteur d'accélération sur son lecteur variant de 0,25 fois à 2 fois plus vite. On peut moduler sa vitesse de lecture sur VLC. Sur Google Chrome, l'extension Video Speed Controller permet de faire du speed watching sur de nombreux services, comme Netflix,

Vimeo et Amazon Prime. L'interface américaine TiVo propose même l'option Quick Mode, qui accélère jusqu'à 1,3 fois et corrige la voix des acteurs, histoire que Jon Snow ne se retrouve pas avec la voix d'un Chipmunk et perde toute crédibilité.

Selon une étude menée par des chercheurs de l'université d'Haifa, Karen Banai et Yizhar Lavner, il paraît qu'on s'y habitue très bien. Ces chercheurs israéliens ont montré que le cerveau humain est capable de s'habituer sur le long terme à entendre des dialogues accélérés. Tout est une question d'habitude et de progression selon Jan Rezab dans Forbes qui confie : « Cela fait deux ans que je regarde en accéléré et maintenant, je trouve aussi confortable de regarder mes programmes deux fois plus vite qu'à la vitesse normale. »

« J'ai regardé des vidéos YouTube en vitesse x1,25 pendant trois jours et je ne m'en suis même pas rendu compte », confie un Twittos. Le revers de la médaille ? « Je ne peux plus regarder la télévision en temps réel. J'ai besoin de pouvoir faire défiler plus rapidement et de rembobiner, d'accélérer et de ralentir, d'être capable de morceler mon attention », écrit de son côté Jeff Guo dans les colonnes du Washington Post.

Visionner plus en speedant plus

Le phénomène du speed watching est difficilement chiffrable, probablement embryonnaire, mais en plein essor. Tout a commencé par le papier de Jeff Guo en juin dernier : « J'ai une habitude qui terrifie la plupart des gens. Je regarde la télévision et les films en accéléré ». Il comptait alors 100.000 utilisateurs de l'extension Video Speed Controller, ils sont désormais 200.000. « Oh mon Dieu ! Je regrette tout le temps que j'ai perdu avant de trouver ce bijou !! », s'exclame un utilisateur de l'extension. « La vie est courte. Ne perdez pas votre temps à regarder des vidéos à la vitesse normale », s'exclame un autre. « Je regarde des tonnes de vidéos, de conférences et de séries. Cette extension m'aide à gagner du temps. Imaginez celui que vous gagnerez en visionnant vos vidéos 30 % plus vite », conclue une troisième.

Ces enthousiastes restent pour le moment des marginaux. 1505 personnes ont répondu au sondage informel du producteur David Chen sur Twitter : « Regardez-vous des séries ou des films ou écoutez-vous des podcasts en accéléré ? ». 79 % ont répondu « non, c'est une abomination », 16 % ont répondu « oui, pour des podcasts », et seulement 5 % ont avoué le faire pour des podcasts, des films et des séries.

Texte 11 : Christian Delporte, *Quand l'info devient instantanée*, larevuedesmedias.ina.fr, 20/10/2016.

Dans cet article, Christian Delporte analyse l'évolution de la vitesse d'une information dans les médias. Retraçant l'histoire de la presse, depuis les journaux jusqu'aux sites internet, il démontre que les logiques d'information n'ont pas changé depuis le XIXe siècle. Seule évolue la vitesse toujours croissante de diffusion des nouvelles.

Quand l'info devient instantanée

L'émergence de la radio puis de la télévision au XXe siècle n'a pas bouleversé les logiques d'information installées par la presse à la fin du XIXe siècle. Ce qui change, c'est la transformation de la temporalité : de quotidienne, elle devient instantanée.

Chaque étape de la révolution médiatique, caractéristique de la transformation des sociétés contemporaines, est marquée par une accélération de l'information : après l'émergence de la presse de masse (fin XIXe siècle), c'est à la radio puis à la télévision d'y contribuer au XXe siècle. Toutefois, ni la radio ni la télévision ne bouleversent les logiques d'information établies avant leur apparition. Elles les rendent simplement plus complexes et l'existence d'une information audiovisuelle aboutit à produire un système médiatique dominé par les interactions et l'interdépendance entre les différents supports d'expression. Elles les adaptent aussi aux possibilités et aux contraintes spécifiques du son et de l'image.

La radio annonce les nouvelles, la télévision les montre, la presse écrite les commente. Reste que le développement incessant des moyens, notamment techniques (puissance des ondes, couverture nationale, améliorations matérielles, allongement de la diffusion...), débouche sur une mutation essentielle : l'information, longtemps quotidienne, tend à l'instantanéité. Plus que sa nature, c'est sa temporalité qui se transforme, de telle sorte que, dès les années 1960, une fois le système tri-médiatique établi, une distribution des rôles s'opère : la radio annonce les nouvelles, la télévision les montre, la presse écrite les commente.

Ce qui définit également l'information audiovisuelle, c'est sa puissance d'impact, alors qu'aujourd'hui encore, les journalistes qui y collaborent représentent moins d'un quart de la profession (9 % en 1964, 17 % en 1990), malgré l'explosion des chaînes et des stations depuis plus de trente ans.

La presse de masse définit les logiques d'information

Si la radio et la télévision, par leur audience, dominant peu à peu le paysage médiatique au cours du XXe siècle, c'est bien la presse écrite qui détermine les grandes catégories de l'information moderne à la fin du siècle précédent. Les pionniers de l'audiovisuel ont moins inventé des genres qu'ils n'ont adapté aux particularités du son et de l'image ceux

qui caractérisaient les journaux de masse. Fait divers, grand reportage, interviews, gros titres, rubricage, souci de publier la nouvelle la plus fraîche, etc., tout est là, déjà, dans les quotidiens de masse, à la Belle Époque. Les règles de l'information, de la source à la sélection de l'information, en passant par la vérification et le recoupement, définissent désormais la pratique journalistique. Même si elle n'est pas théorisée, la « loi de la proximité » selon laquelle l'intérêt du lecteur se fonde sur le lien d'identification (idéologique, géographique, socioprofessionnel, psychoaffectif...) qu'il entretient avec la nouvelle, guide le tri des informations, leur hiérarchisation et la composition des « unes ».

La « nouvelle », en effet, devient la substance de l'information et l'instantanéité de sa publication, autant que le permettent les horaires de bouclage, le défi que se lancent les journaux pour gagner la bataille de la concurrence. Information et vitesse sont désormais intimement liées par le flux de nouvelles de plus en plus planétaires. Les agences de presse, à commencer par Havas (1835), réputée pour la rapidité et la fiabilité de ses informations, alimentent les journaux en dépêches, et notamment la rubrique « Dernière heure », composée juste avant tirage. Grâce au télégraphe, les grands quotidiens s'équipent en fils spéciaux (1874), puis figurent parmi les premiers abonnés au téléphone. La nouvelle presse est alors caractéristique d'une société qui s'industrialise et s'urbanise, se décroïssonne, se mondialise, s'accélère sous l'effet de la révolution des transports et des mutations technologiques, bref qui redéfinit profondément ses repères. Comme le note le journaliste Auguste de Chambure, en 1914, si l'information se fait toujours plus rapide, c'est « parce que le public (...) n'a plus une minute à perdre ».

Texte 12 : Lucie Konfaut-Hazard et Marion Malle, *Internet aussi, c'est la vraie vie*, 2022.

Le smartphone, apparu au début des années 2000, est devenu l'outil indispensable de chaque humain, sur les cinq continents. À la fois téléphone, ordinateur, caméra et moteur de recherche, il nous connecte au monde extérieur mais occupe aussi l'essentiel de notre temps.

Quand j'étais ado, il y avait un truc qui m'énervait particulièrement : mes parents n'arrêtaient pas de me dire que j'étais accro à l'ordinateur alors qu'ils l'utilisaient tout autant que moi ! Peut-être qu'aujourd'hui, tu ressens la même chose vis-à-vis des adultes. On accuse souvent les ados d'être accros à leur smartphone. Et pourtant, cette addiction concerne beaucoup de gens et pas seulement les jeunes !

Le truc, c'est que ce n'est pas vraiment de notre faute. Premièrement, il est normal que nous utilisions tous et toutes beaucoup notre smartphone qui est indispensable au quotidien : pour communiquer, s'informer, mais aussi payer des choses, consulter son compte bancaire, remplir des documents administratifs, s'inscrire à des activités diverses, réserver des places de spectacle, écouter de la musique...

Ensuite, il faut savoir que les entreprises qui font nos services en ligne (sites web, réseaux sociaux, applications mobiles, jeux vidéo, etc.) ont tout intérêt à ce que nous soyons très connectés : plus nous passons de temps sur nos smartphones, plus nous leur transmettons des données personnelles, plus nous voyons des publicités, et plus ces entreprises sont riches ! Elles se donnent donc beaucoup de mal pour manipuler notre attention et nous retenir en ligne.

Est-ce que ton regard est attiré par le point rouge qui indique que tu as reçu des notifications sur ton application préférée ? Est-ce que tu es heureux ou heureuse quand tu as beaucoup de « likes » sur une publication ? Est-ce qu'il t'arrive de scroller à l'infini sur un réseau social, sans jamais t'arrêter ?

Oui ? Eh bien, c'est normal et c'est à cause des *darks patterns*, un terme anglais qu'on peut traduire par « schémas cachés ». Ce sont les techniques invisibles qui nous poussent à nous comporter de telle ou telle façon, en s'appuyant sur le fonctionnement de nos cerveaux.

Par exemple, tout le monde a peur de ne pas avoir d'amis. Les réseaux sociaux s'appuient sur cette inquiétude, en te rappelant constamment ce que tes contacts font. Regarde, Camille vient de publier un tweet ! Et Farah t'a envoyé un message privé sur Instagram ! Ou peut-être que tu préfères participer au live de Thomas sur Twitch... Le vrai but de tout cela, tu l'as compris, n'est pas de te rendre plus heureux ni d'améliorer ta vie sociale, c'est de te pousser à passer le plus de temps possible sur ces plateformes. Et donc les enrichir.

Texte 13 : Aliocha Wald Lasowski, À chacun son rythme, 2023.

Le numérique amène un précieux confort à nos existences. Il y a encore quelques décennies, nous ne pouvions pas imaginer un bien-être aussi grand, pour communiquer, échanger, apprendre, travailler, découvrir ou s'informer. (...) Malgré tout, le sentiment d'absurdité, si bien décrit par Albert Camus, qui mêle désillusion ou résignation, étant d'abandon et de passivité ne refait-il pas surface ? (...)

Face aux mille et une tâches de la vie quotidienne, les priorités se bousculent quand sonne le réveil. À peine la tasse de café chaud saisie et le smartphone allumé de l'autre, le petit déjeuner devient le moment du rituel digital : la première tartine pas encore beurrée, les réseaux sociaux déjà ouverts, les terminaux mobiles s'activent et permettent de consulter les infos du web. Alors que les activités journalières commencent à peine, une multitude d'informations nous arrive simultanément à l'esprit : conseil nutrition ou idée shopping actualité d'un artiste préféré ou projet de sortie week-end, situation politique du moment ou donnée météorologique. C'est le *snacking numérique* : la liberté de picorer et de zapper, le choix de consulter et de télécharger, l'*Homo rythmicus*, appelé aussi *Homo connectius*, passe d'un site à l'autre suivant un rythme chaotique. (...) Nos vies digitalisées sont-elles réglées comme du papier à musique ? L'accélération des rythmes connectés n'aboutit-elle pas à une nouvelle forme d'aliénation moderne ?

À quand une diète numérique ?

Accro au digital, nous souffrons aujourd'hui de nomophobie, la peur d'être privé de son portable. Il est vrai que 40% des moins de 18 ans ne peuvent se séparer de leur smartphone plus de cinq minutes. Et l'addiction touche toute la population : 300 milliards de courriels sont échangés chaque jour, un iPhone est consulté toutes les 12 minutes en moyenne et le citoyen passe onze heures chaque jour devant son écran. Le casse-croûte virtuel semble sans fin. Maison, travail ou loisir, le grignotage se poursuit nuit et jour.

Texte 14 : Julien Blanc-Gras, *La détox numérique*, L'Obs, 06-17/02/2023.

L'écrivain voyageur Julien Blanc-Gras a voulu vivre sept jours sans téléphone mobile et sans ordinateur. Il raconte cette expérience dans un journal. Après avoir résisté non sans difficultés, il craque au 4^e jour.

Jour 4. Je me sens sale, honteux et misérable. J'ai ouvert le tiroir. Allumé le téléphone. Composé le code PIN. Les centaines de mails, WhatsApp et DM ont afflué, et ne parlons pas des spams. Seulement deux SMS et un vocal. J'ai traité trois affaires professionnelles plus ou moins urgentes – rien qui n'auraient pu attendre quelques jours, en vérité. La plupart des messages, sans intérêt, sont partis directement à la poubelle. (...)

Jour 5. Miracle. Je suis sorti de chez moi sans vérifier la présence de mon portable dans ma poche. Ça m'a pris cinq jours. Je me sens un peu plus léger. Dans la rue, je croise ma voisine et néanmoins amie. Je lui adresse un signe de la main, elle passe à cinquante centimètres de moi sans me voir et poursuit sa route. Devinez ce qu'elle avait dans les mains. Une adolescente conduit son vélo d'une main en envoyant un SMS de l'autre, zigzaguant sur la chaussée alors que des camions la frôlent. Depuis quelques jours, je vis en décalage avec mes contemporains. Avec ce recul, les comportements aberrants me sautent aux yeux. J'ai l'impression qu'on a distribué du LSD¹ à la population. Nous sommes tous perchés, les amis. Ces technologies géniales offrant un accès à la connaissance universelle n'ont pas eu les effets escomptés sur notre intelligence collective (un utilisateur de TikTok sur trois pense que la Terre est plate). Nous vivons sous une drogue dure, quasi gratuite, disponible en permanence, et dont le caractère addictif a été façonné par les plus brillants ingénieurs de notre époque. Dur de lutter. C'est le week-end, l'Enfant se rue sur la tablette. (...)

Jour 6. Je n'ai pas besoin de téléphone pour aller au parc avec l'Enfant. Des vieux papotent assis sur un banc. Un homme lance une balle à son chien. Un couple se papouille en somnolant. Ils ont 20 ans, ils s'aiment et leur visage est irradié de bonheur. Le monde autour d'eux n'existe pas. Tous ces humains se passent de téléphone. (...)

Jour 7. J'ai le droit d'ouvrir le tiroir et de rallumer ma vie digitale. J'ai le droit mais je ne le fais pas. Pas tout de suite. Je sors au parc pour écouter le chant des oiseaux avant de retrouver Twitter et le boucan du monde. (...) Je vais faire l'effort de replonger tranquillement, sans avidité². Je ne veux plus m'entendre dire « attends une minute » à mon fils qui me montre son dessin parce que mon intérêt est détourné par une machine m'informant que Britney a changé de coiffure.

- Pourquoi tu fais ça ? me demandait l'Enfant au premier jour de ma détox.

- C'est pour essayer de te montrer l'exemple.

¹ LSD : drogue hallucinogène puissante qui modifie la perception de la réalité.

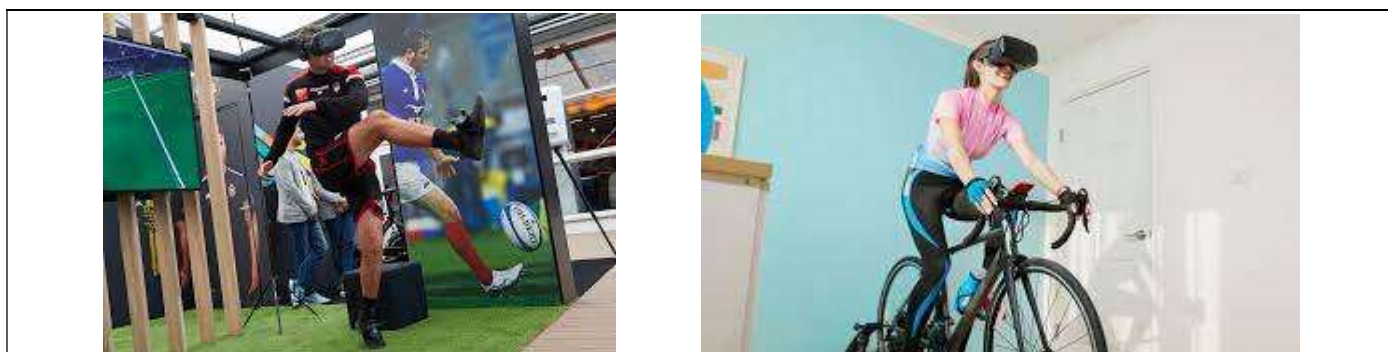
² Avidité : désir ardent.

Document 15 : L'expédition immersive *Mondes disparus*.

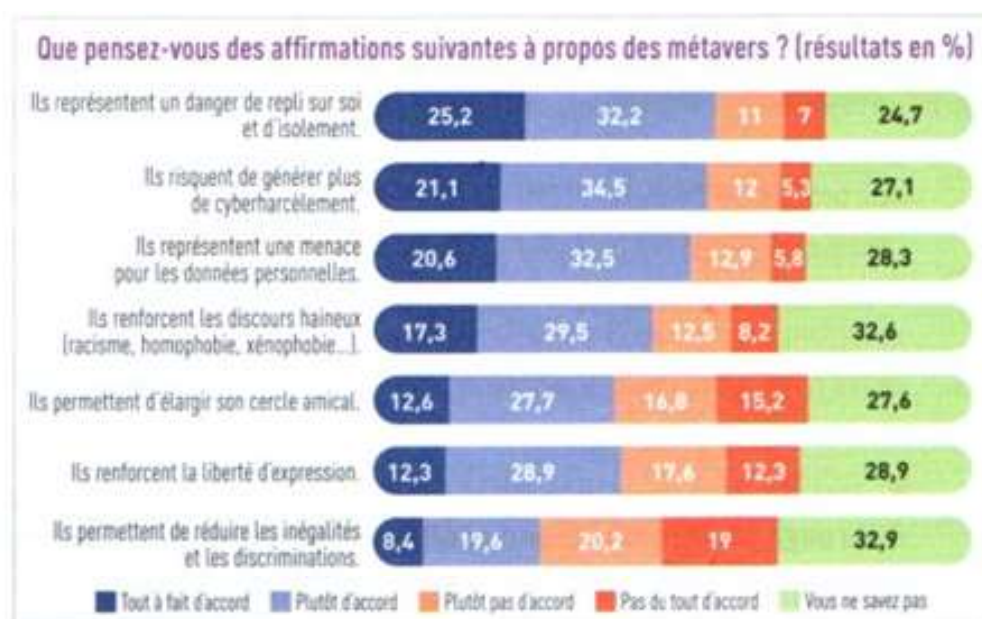
Le Muséum national d'histoire naturelle, à Paris, a proposé une expérience en réalité virtuelle pour admirer les paysages du passé et aller à la rencontre d'espèces spectaculaires venues du fond des âges.



Document 16 : Sport et réalité virtuelle (source : internet).



Document 17 : Sondage sur les métavers (univers virtuels en ligne immersifs).



Extrait du sondage CNC/Toluna sur les usages immersifs de la réalité virtuelle au métavers, mené en juin 2023 auprès d'un échantillon représentatif de 2 044 Français âgés de 18 ans et plus.

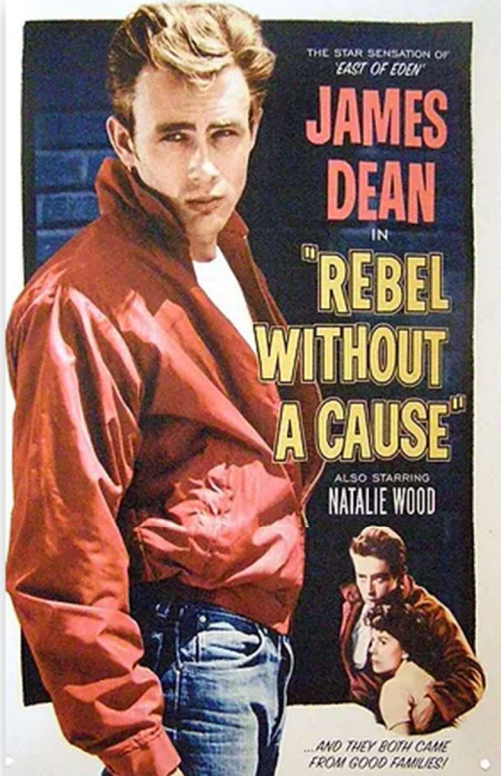
Document 18 : Bande annonce du film La fureur de vivre, 1955.



Document 19 : Bande annonce du film Fast and Furious, 2001.



Document 20 : Affiche du film La fureur de vivre, 1955.



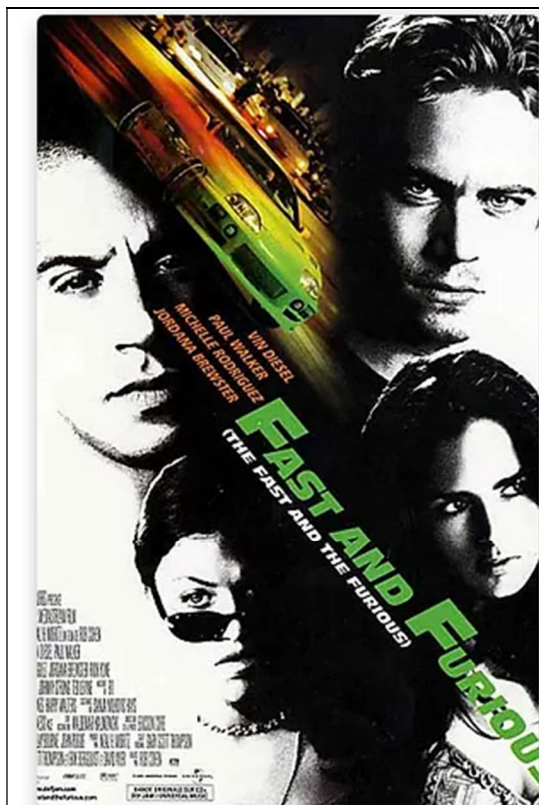
COMPLEMENT : Le résumé du film

La Fureur de Vivre (Rebel Without a Cause) est un film américain réalisé par Nicholas Ray et sorti en 1955. Il brosse le portrait de la jeunesse des classes moyennes durant les années 1950. Film charnière, à la croisée du classicisme et de la modernité, il acquiert le rang de film culte au cours des années, et consacre le mythe de James Dean comme éternel représentant de la jeunesse en crise.

Jim Stark est le petit nouveau au lycée. Un jeune homme accablé de problèmes familiaux et brimé par ses camarades mais qui n'aspire qu'à se faire une place parmi ses camarades. Entraîné malgré lui dans un défi de vitesse face à Buzz, chef d'un groupe un peu rebelle, ce dernier y perdra la vie. Suite à ce drame, Jim est entraîné dans une spirale de violence.

Source Wikipedia

Document 21 : Affiche du film *Fast and Furious*, 2001.



COMPLEMENT : Le résumé du film

Fast and Furious ou Rapides et dangereux au Québec (The Fast and the Furious) est un film américano-allemand réalisé par Rob Cohen sorti en 2001. Il s'agit du premier film de la saga Fast and Furious.

La nuit tombée, Dominic Toretto règne sur les rues de Los Angeles à la tête d'une équipe de fidèles qui partagent son goût du risque, sa passion de la vitesse et son culte des voitures de sport lancées à plus de 250 km/h dans des rodéos urbains d'une rare violence. Ses journées sont consacrées à bricoler et à relooker des modèles haut de gamme, à les rendre toujours plus performants et plus voyants, à organiser des joutes illicites où de nombreux candidats s'affrontent sans merci sous le regard énamouré de leurs groupies. A la suite de plusieurs attaques de camions, la police de L.A. décide d'enquêter sur le milieu des street racers. Brian, un jeune policier, est chargé d'infiltrer la bande de Toretto, qui figure, avec celle de son rival Johnny Tran, au premier rang des suspects.

Source Wikipedia

Texte 22 : Article de presse, lepoint.fr, 03/12/2013.

Amoureux des voitures, accro aux sensations fortes, Paul Walker a trouvé la mort dans un terrible accident de la route. Au volant se trouvait Roger Rodas, un ami fidèle et propriétaire d'une écurie automobile. Les premiers résultats de l'enquête s'orientent vers une vitesse excessive de la voiture et un défaut technique. La Porsche Carrera GT, un modèle à un demi-million d'euros, s'est encastrée dans un arbre, s'embrasant aussitôt et ne laissant aucune chance à ses occupants.

La disparition de Paul Walker ne peut que rappeler celle de James Dean. Le 30 septembre 1955, âgé de 24 ans, l'icône des années 1950 se tue au volant de sa Porsche 550 Spyder. Là encore, la vitesse est en cause. Plus que leur goût immodéré pour les belles carrosseries, les deux acteurs partagent une même beauté physique et un succès indéniable auprès de la jeune génération. Quelques années après la mort de James Dean, sept milles lettres continuaient à parvenir quotidiennement à la Warner Bros. C'est dire. En 1977, un mémorial est inauguré à sa mémoire. Paul Walker n'aura pas à attendre si longtemps. Un projet est déjà né.

Plus troublant encore, avec la mort de James Dean est né le mythe de la Porche tueuse, rumeur non fondée qui prétend que l'acteur serait la dernière victime d'un bolide qui aurait tué ses anciens propriétaires. Avec la mort de Paul Walker fleurissent de très nombreuses vidéos sur You Tube cherchant à démontrer que l'acteur serait encore vivant. Une preuve de plus que la vitesse et la mort continuent de fasciner et de nourrir l'irrationnel.